



ESSAI SUR LA NOTION DE LECTURE

Author(s): Simone Weill

Source: *Les Études philosophiques*, Janvier/Mars 1946, Nouvelle Série, 1ère Année, No. 1 (Janvier/Mars 1946), pp. 13-19

Published by: Presses Universitaires de France

Stable URL: <http://www.jstor.com/stable/20840950>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



Presses Universitaires de France and are collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Les Études philosophiques*

JSTOR

ESSAI SUR LA NOTION DE LECTURE

Il s'agit ici d'une tentative pour définir une notion qui n'a pas encore reçu de nom convenable, et à laquelle le nom de lecture conviendrait peut-être. Il y a un mystère dans la lecture, un mystère dont la contemplation peut aider sans doute non à expliquer, mais à saisir d'autres mystères dans la vie des hommes.

Nous savons tous que la sensation est immédiate, brutale et s'empare de nous par surprise. Un homme reçoit, sans s'y attendre, un coup de poing dans l'estomac ; tout est changé pour lui avant qu'il sache ce qui lui est arrivé. Je touche un objet brûlant ; je me sens sursauter avant de savoir que je me brûle. Quelque chose me saisit. C'est ainsi que l'univers me traite et je le reconnais à ce traitement. On n'est pas surpris du pouvoir que possèdent les coups, les brûlures, les bruits soudains de nous saisir ; car nous savons ou croyons savoir que cela nous vient du dehors, de la matière, et que l'esprit n'y a pas de part, sinon autant qu'il subit. Les pensées que nous formons nous imposent des émotions, mais ne nous saisissent pas ainsi.

Le mystère est que des sensations en elles-mêmes presque indifférentes nous saisissent de la même manière par leur signification. Quelques traits noirs sur du papier blanc, cela est bien différent d'un coup de poing dans l'estomac. Mais parfois l'effet est le même. Chacun a plus ou moins éprouvé l'effet des mauvaises nouvelles qu'on lit dans une lettre ou un journal ; on se sent saisi, bouleversé, comme par un coup, avant de s'être rendu compte de quoi il s'agit, et plus tard l'aspect même de la lettre reste douloureux. Parfois, quand le temps a assoupi un peu la douleur, si, parmi des papiers qu'on manie, soudain la lettre apparaît, une douleur plus vive surgit, soudaine elle aussi et perçante comme une douleur physique, saisissante comme si elle venait du dehors, comme si elle résidait dans ce bout de papier à la manière dont la brûlure réside dans le feu. Deux femmes reçoivent chacune une lettre, annonçant à chacune que

son fils est mort ; la première, au premier coup d'œil jeté sur le papier, s'évanouit, et plus jamais, jusqu'à sa mort, ses yeux, sa bouche, ses mouvements ne seront tels qu'ils ont été. La seconde reste la même, son regard, son attitude ne changent pas ; elle ne sait pas lire. Ce n'est pas la sensation, c'est la signification qui a saisi la première, en atteignant l'esprit immédiatement, brutalement, sans sa participation, comme les sensations saisissent. Tout se passe comme si la douleur résidait dans la lettre, et de la lettre sautait au visage de qui la lit. Quant aux sensations elles-mêmes, telles que la couleur du papier, de l'encre, elles n'apparaissent même pas. Ce qui est donné à la vue, c'est la douleur.

C'est ainsi qu'à chaque instant de notre vie nous sommes saisis comme du dehors par les significations que nous lisons nous-mêmes dans les apparences. Aussi peut-on discuter sans fin sur la réalité du monde extérieur. Car ce que nous appelons le monde, ce sont des significations que nous lisons ; cela n'est donc pas réel. Mais cela nous saisit comme du dehors ; cela est donc réel. Pourquoi vouloir résoudre cette contradiction, alors que la tâche la plus haute de la pensée, sur cette terre, est de définir et de contempler les contradictions insolubles, qui, comme disait Platon, tirent vers le haut ? Ce qui est singulier, c'est qu'il ne nous est pas donné des sensations et des significations ; ce que nous lisons nous est seul donné ; nous ne voyons pas les lettres. Des études sur le témoignage, notamment, l'ont bien montré. Corriger des épreuves est difficile parce qu'en lisant on voit le plus souvent les lettres que les typographes ont oubliées autant que celles qu'ils ont mises ; il faut s'astreindre à lire une autre signification, non plus celle des mots ou des phrases, mais celle des lettres de l'alphabet, sans tout à fait oublier la première. Quant à ne pas lire, c'est impossible ; on ne peut pas regarder un texte imprimé dans une langue qu'on connaît, placé convenablement, et ne rien lire ; tout au plus peut-être pourrait-on y parvenir en s'y exerçant très longtemps.

Le bâton de l'aveugle, exemple trouvé par Descartes, fournit une image analogue à celle de la lecture. Chacun peut se convaincre en maniant un porte-plume que le toucher est comme transporté au bout de la plume. Si la plume se heurte à quelque inégalité dans le papier, ce heurt de la plume est immédiatement donné, et les sensations des doigts, de la main, à travers

lesquelles nous le lisons, n'apparaissent même pas. Pourtant ce heurt de la plume, c'est seulement quelque chose que nous lisons. Le ciel, la mer, le soleil, les étoiles, les êtres humains, tout ce qui nous entoure est de même quelque chose que nous lisons. Ce qu'on nomme une illusion des sens corrigée, c'est une lecture modifiée. Si le soir, dans un chemin solitaire, je crois voir au lieu d'un arbre un homme embusqué, une présence humaine et menaçante s'impose à moi, et, comme dans le cas de la lettre, me fait frémir avant même que je sache de quoi il s'agit ; je m'approche, et soudain tout est autre, je ne frémis plus, je lis un arbre et non un homme. Il n'y a pas une apparence et une interprétation ; une présence humaine avait pénétré par mes yeux jusqu'à mon âme, et maintenant, soudain, la présence d'un arbre. Si je hais quelqu'un, il n'y a pas lui d'un côté, ma haine de l'autre ; quand il s'avance vers moi, c'est de l'odieux qui s'avance vers moi ; aussi la perversité de son âme m'est-elle plus évidente que la couleur de ses cheveux. D'ailleurs, s'il est blond, c'est du blond odieux, s'il est brun, c'est du brun odieux. Esther s'avançant vers Assuerus ne s'avance pas vers un homme dont elle sait qu'il peut la mettre à mort ; elle s'avance vers la majesté même, la terreur même, qui par la vue lui atteignent l'âme, et c'est pourquoi l'effort de marcher la fait ainsi défaillir. Elle le dit d'ailleurs ; ce qu'elle contemple avec crainte, ce n'est pas le front d'Assuerus, c'est la majesté qui y est empreinte et qu'elle y lit. On parle généralement en pareil cas d'un effet d'imagination ; mais peut-être vaut-il mieux employer le mot de lecture. Ce mot implique qu'il s'agit d'effets produits par des apparences, mais des apparences qui n'apparaissent pas, ou à peine ; ce qui apparaît, c'est autre chose qui est aux apparences comme une phrase à des lettres ; mais cela apparaît comme une apparence, soudainement, brutalement, du dehors, et presque irrécusable à force d'évidence.

Si je vois un livre relié en noir, je ne doute pas qu'il y ait là du noir, excepté pour philosopher. Si je vois au haut d'un journal : 14 juin, je ne doute pas davantage qu'il y ait marqué 14 juin. Si un être que je hais, que je crains, que je méprise, que j'aime s'approche de moi, je ne doute pas davantage d'avoir devant moi de l'odieux, du dangereux, du méprisable, de l'aimable. Si quelqu'un, regardant le même journal au même endroit, m'affirmait sérieusement, à plusieurs reprises, qu'il lit non pas

14 juin, mais 15 juin, cela me troublerait ; je ne comprendrais pas. Si quelqu'un ne hait pas, ne craint pas, ne méprise pas, n'aime pas comme moi, cela me trouble aussi. Comment ? Il voit ces êtres — ou, s'ils sont loin, les manifestations indirectes de leur existence — et il ne lit pas l'odieux, le dangereux, le méprisable, l'aimable ? Ce n'est pas possible ; il est de mauvaise foi ; il ment ; il est fou. Il n'est pas exact de dire qu'on croit au danger parce qu'on a peur ; au contraire, on a peur par la présence du danger ; c'est le danger qui fait peur ; mais le danger est quelque chose que je lis. Les sons, les apparences visibles, sont par eux-mêmes vides de danger, ils sont au danger ce que sont le papier et les traits tracés à l'encre dans une lettre de menaces. Mais comme dans le cas d'une lettre de menaces ce danger que je lis me prend du dehors et vient me faire peur. Si j'entends une explosion, la peur réside dans le bruit et vient prendre mon âme par l'ouïe, sans que je puisse refuser d'avoir peur plus que refuser d'entendre. Il en est de même pour le léger tic-tac d'une mitrailleuse, si je connais ce bruit ; non pas si je ne le connais pas. Il ne s'agit pourtant pas de quelque chose d'analogue au réflexe conditionnel ; il s'agit de quelque chose d'analogue à la lecture, où parfois une combinaison de signes toute nouvelle, et que je n'avais jamais vue, me saisit l'âme où la signification qui blesse pénètre, avec le blanc et le noir, aussi irrésistiblement qu'eux.

Ainsi les significations, qui examinées abstraitement sembleraient de simples pensées, surgissent de toutes parts autour de moi, s'emparent de mon âme et la modifient de moment en moment, de sorte que, pour traduire une locution anglaise familière, je ne peux pas dire que mon âme est à moi. Je crois ce que je lis, mes jugements sont ce que je lis, j'agis d'après ce que je lis, comment agirais-je autrement ? Si dans un bruit je lis de l'honneur à gagner, je cours vers ce bruit ; si je lis du danger et rien d'autre, je cours loin de ce bruit. Dans les deux cas, la nécessité d'agir ainsi même si j'éprouve des regrets, s'impose à moi d'une manière évidente et immédiate, comme le bruit, avec le bruit ; je la lis dans le bruit. De même, si dans des troubles civils ou dans des guerres on tue parfois des hommes désarmés, c'est parce que dans l'âme des hommes armés pénètre par les yeux en même temps que les vêtements, les cheveux, les visages, ce qu'il y a de vil en ces êtres et qui

demande à être anéanti ; en les regardant, comme dans une couleur ils lisent la chevelure et dans une autre la chair, ils lisent aussi dans ces couleurs avec la même évidence la nécessité de tuer. Si dans le cours normal de la vie il y a peu de crimes, c'est que nous lisons dans les couleurs qui pénètrent par nos yeux lorsqu'un être humain est devant nous quelque chose qui doit dans une certaine mesure être respecté. Il y a entre ces deux états la même différence qu'entre ceux du promeneur sur le chemin solitaire, quand il lit dans une apparence d'abord un homme qui guette, puis un arbre. Il est d'abord tout entier réponse à une présence humaine, l'idée qu'il pourrait s'agir d'un homme est une idée abstraite, inconsistante, qui vient de lui, non du dehors, qui ne mord pas ; puis il se produit comme un dé clic, et soudain, sans transition, il est tout entier homme solitaire, entouré seulement de choses et de plantes; l'idée qu'un homme aurait pu se trouver là où il perçoit l'arbre est devenue à son tour inconsistante. De même, dans la paix, l'idée de causer la mort d'un être humain, si elle vient du dedans, on ne la lit pas dans les apparences ; on lit au contraire dans les apparences l'interdiction d'agir ainsi. Mais dans la guerre civile, par rapport à une certaine catégorie d'êtres humains, c'est l'idée d'épargner une vie qui est inconsistante, qui vient du dedans, qui n'est pas lue dans les apparences ; elle traverse l'esprit, mais ne se transforme pas en action. D'un état à l'autre il n'y a pas de transition possible; le passage se fait comme par un dé clic ; chacun des deux, quand il est là, apparaît comme seul réel, seul possible, et l'autre semble purement imaginaire. Ce sont là des exemples extrêmes ; mais toute notre vie est faite du même tissu, de significations qui s'imposent successivement, et dont chacune, lorsqu'elle apparaît et entre en nous par les sens, réduit toutes les idées qui pourraient s'y opposer à l'état de fantômes.

Je possède sur l'univers un certain pouvoir, qui me permet de changer les apparences, mais indirectement, par un travail, non pas par un simple souhait. Je mets du papier blanc sur ce livre noir, et je ne vois plus de noir. Ce pouvoir est limité par les limites de ma force physique. Je possède aussi peut-être un pouvoir de changer les significations que je lis dans les apparences et qui s'imposent à moi ; mais ce pouvoir aussi est limité, indirect et s'exerce par un travail. Le travail au sens ordinaire

2 ★

du terme en est un exemple, car chaque outil est un bâton d'aveugle, un instrument à lire, et chaque apprentissage est l'apprentissage d'une lecture. L'apprentissage terminé, des significations m'apparaissent au bout de ma plume ou une phrase dans les caractères imprimés. Pour le marin, le capitaine éprouvé, dont le bateau est en un sens devenu comme un prolongement de son corps, le bateau est un instrument à lire la tempête, et il la lit tout autrement que le passager. Où le passager lit du chaos, du danger sans limite, de la peur, le capitaine lit des nécessités, des dangers limités, des ressources pour y échapper, une obligation de courage et d'honneur.

L'action sur soi-même, l'action sur autrui consiste à transformer les significations. Un homme, chef d'Etat, déclare la guerre, et des significations nouvelles surgissent autour de chacun parmi quarante millions d'hommes. L'art d'un chef d'armée est d'amener les soldats ennemis à lire dans les apparences la fuite, de sorte que l'idée de tenir perde toute substance, toute efficacité ; il peut y parvenir, par exemple, par le stratagème, la surprise, l'emploi d'armes nouvelles. La guerre, la politique, l'éloquence, l'art, l'enseignement, toute action sur autrui consiste essentiellement à changer ce que les hommes lisent.

Qu'il s'agisse de soi-même ou d'autrui, deux problèmes se posent, celui de la technique et celui de la valeur. Les textes dont les apparences sont les caractères, s'emparent de mon âme, l'abandonnent, sont remplacés par d'autres ; valent-ils mieux les uns que les autres ? Sont-ils plus vrais les uns que les autres ? Où trouver une norme ? Penser un vrai texte que je ne lis pas, que je n'ai jamais lu, c'est penser un lecteur de ce vrai texte, c'est-à-dire Dieu ; mais aussitôt apparaît une contradiction, car je ne puis appliquer à l'être que je conçois quand je parle de Dieu cette notion de lecture. Au reste, quand je le pourrais, cela ne me permettrait pas encore d'ordonner selon une hiérarchie de valeur les textes que moi, je lis.

Le problème vaut peut-être la peine d'être médité, ainsi posé. Car ainsi posé il présente unis tous les problèmes de valeur possibles pour autant qu'ils sont concrets. Un homme tenté de s'approprier un dépôt ne s'en abstiendra pas simplement parce qu'il aura lu la *Critique de la Raison Pratique* ; il s'en abstiendra, peut-être même, lui semblera-t-il, malgré lui,

si l'aspect même du dépôt semble lui crier qu'il doit être restitué. Chacun a éprouvé des états semblables, où il semble qu'on voudrait mal agir, mais qu'on ne peut pas. D'autres fois, on voudrait bien agir, mais on ne peut pas. Chercher si celui qui, regardant un dépôt, lit ainsi, lit mieux que celui qui lit dans une telle apparence tous les désirs qu'ils pourrait satisfaire en s'appropriant le dépôt, chercher quel criterium permet d'en décider, quelle technique permet de passer d'une lecture à une autre, c'est un problème plus concret que de chercher s'il vaut mieux s'approprier ou restituer un dépôt. D'autre part, le problème de valeur posé autour de cette notion de lecture a rapport au vrai et au beau comme au bien, sans qu'il soit possible de les séparer. Par là peut-être leur parenté, qui est un mystère, serait un peu éclairée. Nous ne savons pas les penser ensemble, et ils ne peuvent pas être pensés séparément.

Simone WEILL.